

## ÉCHANTILLON D'ÉCRITURE (2) AUTOBIOGRAPHIE

Guémené-sur-Scorff, lundi ... janvier 19..., 8 heures 30 le matin. Une jeune paysanne de vingt-trois ans, arrivée à l'hôpital le matin même, vient de mettre au monde une petite fille après un accouchement long et difficile. L'année précédente, à quelques jours près, elle a donné naissance à un enfant mort-né dans l'autre clinique de la ville, la concurrente. Le Docteur X est donc particulièrement fier d'avoir sauvé, et la mère, et l'enfant. A la fin du « travail » il glisse un gros billet à l'une des infirmières en disant : « Tu nous trouves une bouteille de champagne » ce qui ne doit alors pas être chose aisée dans cette petite bourgade. Pour certaines personnes de l'équipe, c'est la première fois qu'elles boivent du champagne, on ne pense même pas à en proposer à la jeune mère. Le père n'arrivera que quelques heures plus tard... Pendant deux jours et deux nuits, la petite fille pleure et crie dans son berceau. Quand la jeune mère s'en inquiète en pleurant elle-même, on la rabroue : « celle-ci pleurait l'année dernière parce qu'elle n'avait plus de bébé, et voilà que maintenant elle en a un et elle pleure encore ! » On lui dit qu'un bébé qui crie, c'est un bébé solide qui a envie de vivre, qu'elle ne s'en fasse donc pas. Quand elle le prend dans ses bras il se frotte en grognant à son sein, « comme un petit cochon » dit-elle, mais elle n'a pas de lait. « Normal disent les infirmières, vous ne mangez rien ! »

Guémené-sur-Scorff, spécialité gastronomique : l'andouille. Pendant longtemps, quand on m'interrogeait sur ma naissance, je *faisais l'andouille* et je disais : « Je suis née au pays des andouilles ». Je détestais cette histoire de ma naissance qu'on me racontait, que ma mère me racontait. S'y mêlaient confusément une sorte de culpabilité originelle d'avoir dès mon premier jour tant fait souffrir ma mère, et l'amertume que chaque fois celle-ci me le rappellât. Alors je ne posais pas de questions, jamais. Pourtant il y avait la boîte de talc Nivéa, qui de déménagement en déménagement ne quitta pas notre cabinet de toilette – elle est aujourd'hui encore dans ma salle de bains, un vrai objet de collection. C'est mon père qui l'a achetée à la pharmacie de Guémené, le jour même de ma naissance. On peut y voir de beaux bébés bien soignés entourés

de jouets, un ours, une girafe, des cubes, un ballon, un bateau... On est dans la vraie réalité, puisque sur chaque image figure la boîte de talc, fidèlement dessinée. Et pourtant sur le dessin du bébé assis dans sa petite baignoire en tôle bleue, des canetons regardent sauter une grenouille, tandis qu'un escargot monte le long de la paroi ; sur l'autre dessin, un caneton un peu plus grand boit du café dans une tasse jaune sous le regard d'un chat à nœud rose. Mais pas de petit cochon. On voit le début du pli des fesses d'un des bébés. Toute mon enfance j'ai interrogé ces images et aujourd'hui c'est moi que je vois.

On aurait pu raconter que si mon père mit tout ce temps pour arriver, c'est qu'il vivait à Lorient à quarante-cinq kilomètres de Guémené, et qu'en ce temps-là on se déplaçait à vélo. Que si ma mère accouchait à Guémené, c'est qu'elle habitait chez son père à elle. La guerre était encore proche, dont les bombes amies avaient complètement rasé la ville de Lorient. Les baraquements provisoires qui poussaient pourtant comme des champignons ne pouvaient pas loger tous les sans-abris. L'Histoire nous racontera encore cinquante ans plus tard comment un abbé, quelques mois plus tôt, avait lancé pour eux un appel vibrant. A Lorient, le jeune père apprenait le métier de maçon, un métier d'avenir, il y avait de quoi faire ! On aurait pu raconter que pour les baptêmes, c'est le cidre des grands-pères qu'on buvait, et à la fin du repas une bonne rasade d'eau de vie de ce cidre, qui « n'a jamais fait de mal à personne » – pour cela faudrait voir, il y a quand même quelques alcooliques dans la famille. Le champagne on n'en avait jamais entendu parler. C'est curieux que personne ne m'ait raconté mon baptême, j'ai pourtant un parrain et une marraine. Les souvenirs tombent comme une pièce jetée sur le dos de la main, ou ou alors c'est ma mémoire qui bat les cartes. Comme pour la boîte de talc, on ne retient peut-être que ce qu'on veut bien : « Ce que ta mère a pu m'engueuler de l'avoir achetée, que je me suis laissé embobiner par la pharmacienne, qu'il y en avait sûrement de bien moins chères ! »

Il y a environ cinq ans, après le passage obligé d'un « bilan-analyse de personnalité » commandé par un organisme spécialisé dans le cadre de ma reconversion professionnelle, j'ai reçu une grosse liasse, qui dès la première page me disait : « Vos réponses au questionnaire permettent d'envisager un certain nombre d'hypothèses concernant votre enfance et la construction de votre personnalité [...]. Vous avez pu vivre, sans en avoir forcément le souvenir aujourd'hui, une enfance comprenant des moments pénibles [...]. En tout cas vous vous êtes dit que vous ne

méritiez pas de souffrir et que, quoi qu'il arrive, vous seriez heureuse dans la vie [...]. Votre personnalité s'est bâtie sur la volonté inconsciente de fuir la souffrance [...]. Vous avez ainsi développé un certain nombre de stratégies tout aussi inconscientes que vous mettez donc en œuvre sans vous en rendre compte, ou sans réaliser qu'elles vous sont propres. » Etc. Cela dure cinq pages ! Une histoire de « croyances » personnelles disent les psychologues, des impressions qui ne seraient pas la réalité, sur laquelle se serait construite ma personnalité, d'où découleraient certaines de mes valeurs...

Mais qui donc sommes-nous qui après un demi-siècle passé à bâtir notre vie nous retrouvons ainsi inexorablement renvoyés au premier instant de notre vie, ou à un autre ? Quoi, je suis encore ce petit enfant au cri nu qui vient de naître ? Il faudrait que, charlatans de nous-mêmes, nous nous retournions pour regarder sans tricher le millefeuille de notre vie ? A quoi bon le vacillement des premiers pas, les pages d'écriture, les poèmes et les livres lus qui fécondent, le cri des luttes, les heures travaillées, les chemins vivants, le gros ventre d'un printemps de mai, l'amour plein la maison ?... Tout cela nous aurait si peu appris et changés, qui attachons notre vécu comme un hanneton à un fil ? Vous n'avez devant vous que le sosie ténébreux de moi-même, je vous tends le miroir aveugle de toute ma vie, qui n'est que la carte postale d'une Bretagne aux volets et aux hortensias bleus, ou celle de la Tour Eiffel *by night*. Eh bien oui à la fin, à quoi bon ce raccourci de moi comme un album d'images, si quand je « crois » me souvenir je m'invente, si quand je « crois » me regarder je m'imagine ? Nous pensons jeter à bas un monde héréditaire, nous construire tout entier à travers tous les autres, mais on nous laisse à peine esquisser notre trace et peut-être juste encore inventer notre mort.